

VII

LE RÊVE HUMANITAIRE

PIERRE LEROUX. — LES ROMANS SOCIALISTES

Nous avons vu jusqu'ici George Sand mettre dans son œuvre ses souffrances et ses révoltes de femme, ou ses rêves d'artiste. Mais l'écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle ne borne pas ses ambitions à cette tâche modeste. Il appartient à une corporation qui a compté parmi ses membres Voltaire et Rousseau. Les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle ont déplacé l'objet de la littérature. D'un instrument d'analyse ils ont fait une arme de combat, incomparable pour attaquer les institutions et renverser les gouvernements. Le fait est que, depuis l'époque de la Restauration, nous ne verrons presque pas un écrivain, du philosophe au vaudevilliste et du pro-

fesseur au chansonnier, qui ne tienne à remplir sur le chemin de l'humanité sa fonction de flambeau. Les poètes feront des Révolutions, pour donner un démenti à Platon qui les chassait de sa République. Et comme Sophocle, à Athènes, pour avoir fait une bonne tragédie, fut nommé général, les romanciers, les dramaturges, les critiques et les faiseurs de calembours se consacreront à la confection des lois.

George Sand est trop de son temps pour se tenir en dehors d'un tel mouvement. Nous avons maintenant à l'envisager dans son rôle social.

Aussi bien, ne pouvons-nous douter de quel côté l'entraîneront ses sympathies. Elle a été en lutte avec les institutions : elle ne doute pas que les institutions n'eussent tort. Elle constate qu'il y a beaucoup de souffrances de par le monde : puisque la nature humaine est foncièrement bonne, c'est donc que la société est mauvaise. Elle est romancière : elle considère que les solutions les plus satisfaisantes sont celles où il entre le plus d'imagination et de sensibi-

lité et que la meilleure politique est celle qui ressemble davantage à un roman.

Suivons-la donc, d'étape en étape, sur les routes de l'utopie. A vrai dire, dans cette grande fabrique de systèmes et dans ce magasin de panacées qu'était la France de Louis-Philippe, il n'y avait qu'un embarras : celui du choix.

Le premier en date des nouveaux évangiles fut celui des saint-simoniens. Quand George Sand arriva à Paris, le saint-simonisme y était une des curiosités proposées à l'ébahissement des provinciaux. Parodie de religion, il était organisé en église avec un Père en deux personnes qui étaient Bazard et Enfantin. Le culte se célébrait dans un bouis-bouis. Il y avait un costume : pantalon blanc, gilet rouge et tunique bleue. Les jours où le Père descendait avec ses enfants des hauteurs de Ménilmontant, je vous prie de croire qu'on ne s'ennuyait pas dans les rues. Toutefois il restait dans l'organisation saint-simonienne une importante lacune. Pour compléter le « couple sacerdotal », il eût fallu une femme qui fût venue

prendre place auprès du Père. On demandait une Mère à tous les échos ; on lui donnait rendez-vous au plus prochain jour : on ne voyait rien venir. Déjà Saint-Simon avait essayé de « tenter » M<sup>me</sup> de Staël. Il lui avait dit : « Je suis un homme extraordinaire. Vous êtes une femme non moins extraordinaire. A nous deux, nous aurions un enfant encore plus extraordinaire. » M<sup>me</sup> de Staël ne se soucia pas de collaborer à la confection de ce prodige. Quand parurent les premiers romans de George Sand, une grande espérance traversa le monde saint-simonien. Voilà celle qu'on attendait, la femme libre qui, ayant médité sur le sort de ses « sœurs », formulerait la Déclaration des droits et devoirs de la femme ! On dépêcha auprès d'elle Adolphe Guérault, rédacteur en chef de l'*Opinion nationale*. Mais notre Berrichonne avait un fond solide de bon sens. Cette fois encore, on attendit vainement la Mère : elle ne vint pas. C'est alors qu'on eut l'idée d'aller la chercher en Orient. Une mission s'organisa. Ils étaient douze, vêtus de blanc, en signe du vœu de chasteté, le bâton de pèlerin à la main.

Ils mendiaient le long des routes et couchaient quelquefois à la belle étoile, mais plus souvent au poste... Toutefois, et quoiqu'elle ne fût pas séduite par ce genre de maternité, George Sand resta en rapports avec les saint-simoniens. Elle assista à l'une de leurs réunions à Ménilmontant. La Correspondance imprimée contient une lettre qu'elle adresse à la famille saint-simonienne de Paris. Le fait est qu'elle en avait reçu, pour le 1<sup>er</sup> janvier 1836, un grand assortiment de cadeaux, pas moins de cinquante-neuf articles, parmi lesquels je relève : une boîte à robes, une paire de bottes, un thermomètre, un portemousqueton, un pantalon d'homme et un corset.

Le saint-simonisme fut universellement raillé. Mais on a bien tort de croire que le ridicule tue en France. Il est, au contraire, un excellent moyen de réclame, un puissant instrument de propagande : c'est une force. Le saint-simonisme est à l'origine de toutes les doctrines humanitaires qui vont pulluler sur ses débris. Un de ses dogmes essentiels est celui de la diffusion de l'âme dans l'humanité et des

renaissances successives; Infantin disait : « Je sens le vieux saint Paul qui vit en moi. » Un autre est celui de la réhabilitation de la chair. Le saint-simonisme proclame l'égalité de l'homme et de la femme, celle de l'industrie vis-à-vis de l'art et de la science, et la nécessité d'une répartition nouvelle des richesses modifiant le régime de la propriété et augmentant à l'infini les attributions de l'État. C'est en somme la première des doctrines qui vont rendre sa misère insupportable au prolétaire, en lui proposant pour unique idéal la possession du bonheur ici-bas et prêtant à la convoitise du bien-être matériel l'apparence mensongère d'une religion.

George Sand avait un point vulnérable : sa générosité. En lui donnant à croire qu'elle travaillait pour le bien des déshérités, on l'eût menée au bout du monde. On l'y mena en effet.

Entre autres grands esprits qui furent troublés par le voisinage du saint-simonisme, faut-il s'étonner de voir Lamennais? Quand George Sand le connut, il avait cinquante-trois

ans; il avait rompu avec Rome; il était l'auteur apocalyptique des *Paroles d'un croyant*. Il transportait dans sa foi révolutionnaire toute l'ardeur de son âme aimante, créée pour l'apostolat et à laquelle eût si bien convenu la qualification de « cathédrale désaffectée ». Ce fut Liszt qui, en 1835, lors du « procès monstre », l'amena chez George Sand et le fit consentir à monter jusqu'au « grenier » du poète. Elle en trace ce portrait : « M. de Lamennais, petit, maigre et souffreteux, n'avait qu'un faible souffle de vie dans la poitrine; mais quel rayon dans sa tête! Son nez était trop proéminent pour sa petite taille et pour sa figure étroite. Sans ce nez disproportionné, son visage eût été beau... On l'amusait avec un rien. Une niaiserie, un enfantillage le faisait rire. Et comme il riait! »<sup>1</sup> Gaieté de séminariste. M. Féli resta toujours et quand même l'abbé de Lamennais. George Sand l'admira passionnément. Elle prit son parti contre quiconque l'attaquait, dans la troisième

1. *Histoire de ma vie*.

*Lettre d'un voyageur*, dans la *Lettre à Lermnier*, dans l'article sur *Amshaspands et Darvands*. (C'est le titre d'un ouvrage de Lamennais, ces mots baroques désignant les génies du bien et du mal dans la mythologie zoroastrienne. George Sand proposait de prononcer *Chenapans et Pédants*.) Elle accepta, elle qui avait horreur du journalisme, d'écrire dans le journal de Lamennais, *le Monde*. « Il est si bon et je l'aime tant, que je lui donnerai autant de mon sang et de mon encre qu'il m'en demandera. »<sup>1</sup> Elle ne lui donna pas de son sang, et il n'accepta pas beaucoup de son encre. Elle commença de publier au *Monde* les fameuses *Lettres à Marcie*, dont nous avons déjà parlé pour montrer que George Sand y atténua singulièrement la primitive âpreté de son féminisme, qui pourtant effarouchèrent Lamennais, et qu'elle dut interrompre en cours de publication. Le féminisme fut entre eux le germe de dissidence. Lamennais disait : « Elle ne pardonne pas à saint Paul d'avoir dit :

1. *Correspondance* : à Jules Janin, 15 février 1837.

Femmes, obéissez à vos maris ! » Et tandis qu'elle continuait à saluer en lui « un de nos saints », le « père de notre Église nouvelle », lui se détachait d'elle et de son milieu, et s'exprimait sur son compte avec une sévérité et une verdeur qu'il importe de noter au passage.

Les lettres de Lamennais au baron de Vitrolles contiennent de nombreuses allusions à George Sand; elles sont des plus désobligeantes. Que dites-vous de ceci : « Je n'entends plus parler de la Carlotta (M<sup>me</sup> Marliani) ni de George Sand, ni de M<sup>me</sup> d'Agoult. Seulement je sais qu'il y a bien des brouilleries entre elles. Elles s'aiment comme ces deux diables de Lesage, l'un desquels disait : « On nous réconcilia, nous nous embrassâmes; depuis ce temps-là, nous sommes ennemis mortels. » Ailleurs il rapporte un on-dit d'après lequel George Sand, dans son roman d'*Horace*, aurait placé un portrait aussi peu flatté que possible de son amie, de sa bonne, sa tendre, son excellente amie, M<sup>me</sup> d'Agoult, l'*Arabella* des *Lettres d'un Voyageur*. « Les portraits se suivent, tous ressemblants, sans pourtant se

ressembler. » Dans le même *Horace*, un portrait de Mallefile, cher autrefois « pendant son quartier » et abhorré maintenant. Il conclut : « Ah ! que je me trouve heureux d'être oublié de ces gens-là ! Je ne crains pas, certes, leur indifférence, je ne craindrais que leur empressement... Vous direz ce que vous voudrez, mon bon ami : ce monde-là ne me tente pas du tout. Futilité, méchanceté dissoutes dans beaucoup d'ennui, en somme mauvaise drogue. » Et il raille, en des termes qu'il est assez difficile de citer, l'enthousiasme de caillettes d'une Marliani, même d'une George Sand, pour les théories de Pierre Leroux, auxquelles elles ne comprennent ni *a* ni *b*, mais qui tout de même les chatouillent agréablement. Si Lamennais est le maître, en vérité George Sand ne fut pas le disciple préféré.

A l'enseignement de ce maître elle dut d'abord de préciser ses idées sur le catholicisme — ou contre lui. Elle en est l'adversaire décidée, parce que l'Église a étouffé l'esprit de liberté, qu'elle a jeté un voile mensonger sur la parole du Christ et qu'elle est l'obstacle au

règne de la sainte égalité. Surtout ce qu'elle doit à Lamennais c'est une autre leçon, d'un tout autre caractère. Lamennais est, au XIX<sup>e</sup> siècle, celui qui a livré le plus beau combat à l'individualisme, au « scandale de l'adoration de l'homme par l'homme »<sup>1</sup>. Sous son influence, George Sand se détache du point de vue personnel, cesse de tout rapporter à soi-même, et découvre l'importance de la vie des autres. C'est, si vous voulez bien y faire attention, une phase nouvelle qui commence dans l'histoire de ses idées. Lamennais est à l'origine de cette transformation, encore qu'elle se personnifie dans un autre, et que cet autre s'appelle Pierre Leroux.

Étrange mystère, entre tant d'autres, que celui de la prise de possession d'un esprit par un autre esprit ! De grandes intelligences que nous avons approchées n'ont mis sur nous aucune empreinte ; d'autres, médiocres, inférieures peut-être à la nôtre, nous ont gouvernés. Ce Pierre Leroux, auprès d'un Lamennais,

1. Cf. BRUNETIÈRE, *Evolution de la poésie lyrique*, I, p. 310.

quel chétif personnage ! Il avait été compositeur d'imprimerie, avant de fonder le *Globe* qui devait entre ses mains devenir un organe saint-simonien. Semi-bourgeois, semi-ouvrier, il était mal bâti, lourd, pliant sous le poids d'une chevelure énorme qui appelait le crayon du caricaturiste, timide et gauche. Il paraissait tout de même dans les salons, pour y jouer un personnage ridicule : « Il faut que vous sachiez, écrit Béranger à la date du 20 janvier 1840, que notre métaphysicien s'est fait un entourage de femmes, à la tête desquelles sont M<sup>mes</sup> Sand et Marliani, et que c'est dans des salons dorés, à la clarté des lustres, qu'il expose ses principes religieux et ses bottes crottées. » George Sand en plaisantait, à l'occasion. Par exemple, dans une lettre à M<sup>me</sup> d'Agoult : « Il est très drôle quand il raconte son apparition dans votre salon de la rue Laffitte. Il dit : « J'étais tout crotté, tout honteux. Je me cachais dans un coin. Cette dame est venue à moi et m'a parlé avec une bonté incroyable. Elle était bien belle<sup>1</sup>. »

1. *Correspondance* : à M<sup>me</sup> d'Agoult, 16 octobre 1837.

Décidément deux traits frappaient dans son extérieur : sa malpropreté et son air queue-rouge. Sa pensée, obscure par elle-même, s'exprimait dans une forme qui l'obscurcissait encore. On a dit spirituellement qu'à force de creuser ses idées il s'y enfouissait<sup>1</sup>. Plus tard, dans les assemblées, il fut célèbre pour l'ampbigouri de ses harangues interminables et inintelligibles.

Et pourtant les fumées de ce cerveau furent pour George Sand, qui n'était point une sottise, la colonne lumineuse en marche devant elle. Cette philosophie de brouillard lui parut claire comme le jour, parla à son cœur en même temps qu'à son esprit, résolut ses doutes, lui procura le calme, la force, la foi, l'espérance et l'amour patient et persévérant de l'humanité. Ainsi vont les choses. Apparemment, avec cette faculté merveilleuse qu'elle avait de toujours idéaliser, elle s'était fabriqué un Pierre Leroux à son usage et plus beau que nature. Il était besogneux, et la pau-

1. P. THUREAU-DANGIN, *Histoire de la monarchie de Juillet*.

vreté sied à l'homme de pensée. Il était embarrassé de sa personne, et le spéculatif, quand il redescend de la région des idées sur notre terre, ne s'y dirige qu'à tâtons. Il était nuageux, et elle se souvenait de la définition de Voltaire que, lorsque celui qui parle ne se comprend pas lui-même, c'est de la métaphysique. Si Chopin avait pour elle personnifié l'artiste, Pierre Leroux, hirsute et abscons, embroussaillé dans ses propos comme dans sa chevelure, figure à ses yeux dociles : le philosophe.

Elle salua en lui le chef et le maître. *Tu duca e tu maëstro.*

Elle écrit, le 14 février 1844, ces lignes extraordinaires : « Il faut bien que je vous le dise. George Sand n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un disciple fanatique du même idéal, mais un disciple muet et ravi devant sa parole, toujours prêt à jeter au feu toutes ses œuvres pour écrire, parler, penser, prier et agir sous son inspiration. Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente et au cœur impressionnable, qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du maître. » Ce que ces

lignes ont encore de plus extraordinaire, c'est qu'elles sont littéralement exactes. Tout le secret de la production de George Sand pendant dix ans est là. Avec Pierre Leroux et Louis Viardot, elle va fonder une Revue, *la Revue indépendante*, où elle insérera non seulement des romans, à commencer par *Horace* refusé par Buloz, mais des articles de propagande philosophico-sociale. Il y a mieux. C'est la romancière elle-même qui prend le mot d'ordre chez le sociologue. Comme Mascarille mettait toute l'histoire romaine en madrigaux, elle met en romans la philosophie de Pierre Leroux.

Qu'est-ce donc qu'elle a vu dans Pierre Leroux ? Et auxquelles de ses idées s'est-elle attachée de préférence ?

Une des idées chères à Leroux était celle de l'immortalité, mais d'une immortalité qui n'a guère de rapports avec celle du christianisme. S'il nous fait revivre après notre mort, ce n'est pas dans un autre monde, c'est dans l'humanité. La métempsycose, à cette époque, était à la mode. Jean Reynaud, Lamennais

faisaient voyager les âmes d'astres en astres : Pierre Leroux admet la métempsycose sur la terre. « Nous sommes, disait-il, non seulement les fils et la postérité de ceux qui ont déjà vécu, mais au fond et réellement les générations antérieures elles-mêmes. » Nous avons parcouru des existences antérieures dont nous n'avons pas conservé la mémoire, mais dont il se peut qu'il nous revienne des réminiscences fragmentaires.

Cette idée avait dû vivement impressionner George Sand. Elle lui inspire les *Sept cordes de la lyre*, *Spiridion*, *Consuelo*, *la Comtesse de Rudolstadt*, tout le cycle des romans philosophiques.

Les *Sept cordes de la lyre* sont un poème dramatique pastiché de Faust. Maître Albertus est le vieux docteur conversant avec Méphistophélès. Il a une pupille, Hélène, et une lyre. Un esprit réside dans cette lyre. Vainement le peintre, le maestro, le poète, le critique essaient d'en faire vibrer les cordes : elle reste muette. Au contraire, Hélène, sans même y poser les mains, en tire une harmonie magnifique.

D'ailleurs, elle est folle. Etc. Comprenez-vous ? Moi non plus. Albertus lui-même, à un certain moment, déclare : « Tout ceci a un sens poétique d'un ordre assez élevé peut-être, mais pour moi excessivement vague. » Je suis tout à fait de l'avis d'Albertus. Et je pourrais, comme un autre, avec un peu de travail, vous donner de ce logogriphe une interprétation qui aurait l'air de quelque chose. J'aime mieux vous dire que je n'y vois goutte. L'auteur n'y a peut-être pas vu beaucoup plus clair. C'est de la métaphysique.

Notez pourtant ce tableau où Hélène, portant la lyre magique, grimpe, au risque de se tuer, jusqu'à la flèche du clocher et tient de là des discours inspirés. Cela ne vous fait-il pas songer à Solness le constructeur, au haut de sa tour ? Aussi bien que Tolstoï, Ibsen a lu George Sand et s'en est souvenu.

*Spiridion* nous introduit dans un étrange couvent où l'on voit les portraits détachés de leur cadre errer à travers les cloîtres, et où le fondateur Hébronius revit dans la personne du père Alexis qui n'est autre que Leroux.